

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 1

Artikel: Un bout de boudin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et des tabliers, car elle est impatiente d'essayer la machine à coudre perfectionnée dont son mari lui a fait la surprise ! — Un superbe service à thé, en porcelaine, peint par la sœur de la musicienne, fait l'ornement du dressoir, et témoigne d'un travail assidu autant que d'un goût artistique épuré. Les liens de famille semblent s'être resserrés par les joies des réunions annuelles, et par l'échange de surprises agréables. Les comptes sont réglés, les domestiques zélés et prévenants, ah ! pourquoi n'est-ce pas toute l'année le Nouvel-an ?...

Ami lecteur, puisses-tu prolonger au moins long-temps les agréables impressions de ces journées et ne jamais connaître l'ennui des gens blasés !

Sophie TROTTEVILLE.

Un bout de boudin.

Qui lit encore les contes de Perrault ? bien peu de gens. C'est regrettable, car il en est de très amusants, témoins ce fragment tiré du conte qui a pour titre : *Les souhaits ridicules* :

Il était une fois un pauvre bûcheron,
Qui las de sa pénible vie,
Avait, disait-il, grande envie
D'aller se reposer aux bords de l'Achéron ;
Représentant dans sa douleur profonde,
Que depuis qu'il était au monde,
Le ciel cruel n'avait jamais
Voulu remplir un seul de ses souhaits.
Un jour que, dans le bois, il se mit à se plaindre,
À lui, la foudre en main, Jupiter apparut ;
On aurait peine à bien dépeindre
La peur que le bonhomme en eut.
« Je ne veux rien, dit-il en se jetant par terre,
Point de souhait, point de tonnerre,
Seigneur, demeurons but à but. »
— Cesse d'avoir aucune crainte ;
Je viens, dit Jupiter, touché de ta complainte,
Y mettre fin et pour jamais.
Ecoute donc. Je te promets,
Moi qui du monde entier suis le souverain maître,
D'exaucer pleinement les trois premiers souhaits
Que tu voudras former sur quoi que ce puisse être ;
Vois ce qui peut te rendre heureux ;
Vois ce qui peut te satisfaire ;
Et comme ton bonheur dépend tout de tes vœux,
Songes-y bien avant que de les faire. »
A ces mots, Jupiter, dans le ciel remonta ;
Et le gai bûcheron, embrassant sa falourde,
Pour retourner chez lui, sur son dos la jeta.
Cette charge, jamais, ne lui parut moins lourde.
« Il ne faut pas, disait-il en trottant,
Dans tout ceci rien faire à la légère :
Il faut, le cas est important,
Prendre l'avis de notre ménagère.
— Ca, dit-il en entrant sous son toit de fougère,
Faisons, l'anchon, grand feu, grande chère,
Nous serons riches à jamais ;
Et nous n'avons qu'à faire des souhaits. »
Là-dessus, tout au long, le fait il lui raconte.
A ce récit, l'épouse vive et prompte,
Forma dans son esprit mille vastes projets ;
Mais considérant l'importance
De se conduire avec prudence :
« Blaise, mon cher ami, dit-elle à son époux,
Ne gâtons rien par notre impatience ;

Examinons bien entre nous

Ce qu'il faut faire en pareille occurrence.

Remettons à demain notre premier souhait,
Et consultons notre chevet. »

— Je l'entends bien ainsi, dit le bonhomme Blaise ;
Mais va tirer du vin derrière ces fagots.

A son retour, il but, et goûtant à son aise,

Près d'un grand feu les douceurs du repos,
Il dit en s'appuyant sur le dos de sa chaise :

« Pendant que nous avons une si bonne braise,

Qu'une aune de boudin viendrait bien à propos ! »

A peine achevait-il de prononcer ces mots,

Que sa femme aperçut, grandement étonnée,

Un boudin fort long qui, partant

D'un des coins de la cheminée,

S'approchait d'elle en serpentant.

Elle fit un cri dans l'instant ;

Mais jugeant que cette aventure

Avait pour cause le souhait

Que, par bêtise toute pure,

Son homme imprudent avait fait,

Il n'est point de pouille et d'injure

Que, de dépit et de courroux,

Elle ne dit au pauvre époux.

« Quand on peut, disait-elle, obtenir un empire,

De l'or, des perles, des rubis,

Des diamants, de beaux habits,

Est-ce alors du boudin qu'il faut que l'on désire ? »

— Eh bien, j'ai tort, dit-il, j'ai mal placé mon choix,

J'ai commis une faute énorme ;

Je ferai mieux une autre fois.

— Bon, bon, dit-elle, attendez-moi sous l'orme :

Pour faire un tel souhait, il faut être bien bœuf. »

L'époux, plus d'une fois emporté de colère,

Pensa faire tout bas le souhait d'être veuf :

Et peut-être, entre nous, ne pouvait-il mieux faire.

« Les hommes, disait-il, pour souffrir sont bien nés !

Peste soit du boudin et du boudin encore !

Plût à Dieu, maudite pécore,

Qu'il te pendit au bout du nez ! »

La prière aussitôt du ciel fut écoutée ;

Et dès que le mari la parole lâcha,

Au nez de l'épouse irritée

L'aune de boudin s'attacha.

Ce prodige imprévu grandement le fâcha :

Fanchon était jolie, elle avait bonne grâce ;

Et, pour dire sans fard la vérité du fait,

Cet ornement en cette place,

Ne faisant pas un bon effet,

Si ce n'est qu'en pendant sur le bas du visage,

Il l'empêchait de parler aisément ;

Pour un époux, merveilleux avantage,

Et si grand qu'il pensa, dans cet heureux moment,

Ne souhaiter rien davantage !

« Je pourrais bien, disait-il à part soi,

Après un malheur si funeste,

Avec le souhait qui me reste

Tout d'un plein saut me faire roi.

Rien n'égale, il est vrai, la grandeur souveraine ;

Mais encore faut-il songer

Comment serait faite la reine,

Et dans quelle douleur ce serait la plonger

De l'aller placer sur un trône

Avec un nez plus long qu'une aune !

Il faut l'écouter sur cela,

Et qu'elle-même elle soit la maîtresse

De devenir une grande princesse,

En conservant l'horrible nez qu'elle a,

Ou de demeurer bûcheronne

Avec un nez comme une autre personne,

Et tel qu'elle l'avait avant ce malheur-là. »
 La chose bien examinée,
 Quoiqu'elle sût d'un sceptre et la force et l'effet,
 Et que, quand on est couronnée,
 On a toujours le nez bien fait,
 Comme au désir de plaire il n'est rien qui ne cède,
 Elle aimé mieux garder son baviolet
 Que d'être reine et d'être laide.
 Ainsi le bûcheron ne changea point d'état,
 Ne devint point grand potentat,
 D'écus ne remplit point sa bourse ;
 Trop heureux d'employer son souhait qui restait
 (Faible bonheur, pauvre ressource)
 A remettre sa femme en l'état qu'elle était.
 Bien est donc vrai qu'aux hommes misérables,
 Aveugles, imprudents, inquiets, variables,
 Pas n'appartient de faire des souhaits,
 Et que peu d'entr'eux sont capables
 De bien user des dons que le ciel leur a faits.

On larro bin remachà.

Dou chenapans, bounès pratiqués dè la Justice, que ne viquessont diéro què dè cein que poivont acerotsi decé, delé, étiont z'u menâ on voïadzo dè bou po lo veindrè pè la vela. Cé bou, qu'étai dâo bou dè louna, fut veindu à dâi bravès dzeins qu'euront pedi dâi dou lulus, qu'aviont trainâ la tserretta leu-mimo et qu'aviont dû châ lão sou, vu que lè tsemins aviont éta retserdzi dè pierrès cassâiès et que ma fâi cein verivè gras. Lè dou pandoures suront tant bin djazâ et sè férè bin veni dè clliâo bravès dzeins que ne s'ein démaufiâvont pas, que furont invitâ à dinâ et vo peinsâ bin que lè dou « brama-fan » ne refuzaront pas.

Ma fâi lo fricot fut trovâ adrâi bon et dè bio savâi que reduisiront dâo butin ; ma coumeint n'étiont pas onco conteints d'avâi teri l'ardzeint dâo bou et d'êtrè bin repessus, ion dè clliâo crouïo sire sè peinsâ onco dè robâ la fortsetta et la couilli que lâi aviont servi et que sè trovâvont ein ardzeint, et tandi que lo monsu, la dama et lè z'einfants ne fasont pas atteinchon, ye fourrâ clliâo z'utis dein sa botta, kâ lè dou compagnons ein aviont ti dou met avoué lè canons dè pantalons dedein. L'avâi don prâo étâ ézi ào chenapan dè cein ludzi dedein.

L'autre lulu, qu'avâi vu lo coup dè temps et qu'étai dzalâo su son camerado, sè peinsâ dè lâi férè 'na farça po que sein sâyè li qu'aussè l'ardzeinteri et po ne pas que sâi de que l'aussè robâ à canson, et coumeint l'avâi racontâ prâo gandoisés po amusâ lè z'einfants tandi lo dinâ, ye dit que l'allâvè férè on tor dè sorcier dévant dè s'ein allâ. Adon ye preind sa fortsetta et sa couilli, et fâ : « Vo vaidè cllia fortsetta et cllia couilli ! Eh bin, lè vé fourrâ dein ma botta ». L'est cein que fe ; et après cauquies chimagriès et sein s'êtrè rapprotsi dè l'autro gaillâ, ye fâ : « Ora, allâ-pi vouaiti dein la botta dè mon camerado, se vo ne lè trovâ pas dedein ? » Lè z'einfants vont vairè et lâi trâovont 'na couilli et 'na fortsetta, que cein lè z'amusâ tot pliein, après quiet on remachâ lo guieuza dè son galé tor, et lo chenapan, que rizâi dein sa barba, s'ein allâ avoué son compagnon ein eimporteint dein sabotta lo « serviço » que lâi avâi met ào su et ào vu dè tot lo mondo.

Histoire naturelle,

PAR UN NATURALISTE PARISIEN

L'homme.

L'homme, qui s'intitule modestement le roi de la création, est un animal déraisonnable. Il se distingue des autres animaux par la beauté sculpturale de ses formes et la majesté de son attitude. Il marche avec noblesse et porte la tête élevée vers le ciel, comme pour sonder les sublimes profondeurs de l'étherée ; ce qui explique pourquoi, n'ayant pas l'habitude de regarder devant lui, il va se cogner contre tous les embarras du chemin.

Il est doué de six sens : 1^o l'*ouïe*, pour tenir l'oreille ouverte aux flatteries et fermée à la vérité ; 2^o la *rue*, avec laquelle il distingue les défauts des autres et n'aperçoit jamais les siens ; 3^o l'*odorat*, employé à sentir les affronts qu'on lui fait, et pas ceux qu'il fait à autrui ; 4^o le *goût*, avec lequel il goûte les propos louangeurs dont il est l'objet ; 5^o le *toucher*, qui lui sert à toucher ses appointements, du piano, et le cœur des femmes ; 6^o enfin le *bon sens* ; seulement l'homme arrive souvent jusqu'à la fin de sa carrière sans s'être douté qu'il avait ce sixième sens et sans en avoir fait usage.

La femme.

Etre très capricieux, qui procède de la fleur par son apparence frèle et délicate, et du canard par le balancement de sa démarche que les tournures ont encore accentué.

Comme l'homme, la pie et le perroquet, la femme a la voix articulée, et la parole lui a été donnée pour tromper les hommes. C'est ce qui la distingue de ces derniers, qui se servent au contraire de la parole pour tromper les femmes.

Chef-d'œuvre de la création, la femme offre l'assemblage des beautés les plus séductrices. La grâce et l'élégance de ses formes sont des dons naturels ; aimables dédommages de la force, ils charment le regard et font rêver le philosophe attardé dans les sentiers fleuris de la vie.

Il vous est arrivé mainte fois de perdre quelque chose en voyage ; votre pardessus, votre parapluie ou votre sac. Mais le cas d'un voiturier perdant deux voyageurs est déjà plus rare. Il s'est cependant présenté tout récemment au pied de la montagne. Deux garçons voituriers conduisaient quelques voyageurs sur une route couverte par une neige persistante, qui tombait à gros flocons depuis deux jours.

Tout à coup, celui qui tenait les rennes, soulève le capuchon de son manteau, se retourne et reste un moment immobile :

— M'emballe si je n'ai pas perdu mes deux gai-lards du banc de dernier !

— Tais-toi, fou !

— Je te dis que j'en ai perdu deusse.

— Mais que non ; ils seront descendus en route.

— C'est bon, je les ai vus y n'y a pas plus de dix minutes... Tiens, le banc a filé avec eusse.

En effet, dans un contour un peu brusque, le traîneau s'était incliné, et, à la suite d'une forte